

vivent et meurent sous le même toit.

Autre trait : presque chaque québécois est propriétaire de sa maison.

Et presque chaque maison ne comporte qu'un seul logement. Ces maisons peuvent être petites, mais elles sont entièrement à la famille qui y demeure.

La promiscuité des *flats* superposés est à peu près inconnue à Québec.

Le verre peut être petit, mais presque chacun boit dans son verre.

Le québécois est un homme de foyer. Propriétaire ou locataire, il s'attache à sa maison, à ses êtres, à ses qualités et à ses défauts.

Il comprend le sens intime du mot *at home* ; il ne saurait admettre qu'on puisse dire que l'on a un chez-soi quand on déménage à tout bout d'année.

Il plaint le nomade des villes autant qu'il s'apitoie sur la destinée voyageuse de l'Arabe du désert.

Aller de branche en branche n'est pas son fait. Il y a quelque chose du lierre dans sa nature.

Si le québécois va demeurer dans une autre ville, vous le verrez y continuer la tradition du *home* ; il ne sera point déménageur.

Des propriétaires de Montréal vous diront qu'ils aiment à louer leurs maisons à des québécois, parce que ce sont gens stables et imbus du respect de l'immeuble.

Ceci se comprend : le québécois entrant dans un logement nouveau avec la ferme et atavique résolution de n'en pas changer de sitôt, il a pour ce logement les véritables soins d'un père de famille au meilleur sens du droit romain.

J'ai connu à Québec des locataires demeurant depuis si longtemps sous le même toit, que nous avions fini par les en croire propriétaires.

Autre trait charmant et touchant : de mon temps—et assurément il doit en être encore de même—les relations entre propriétaires et locataires étaient celles qui existent entre proches parents s'aimant et s'estimant. La première visite du locataire, le jour de l'an, après celles dues aux aînés de la famille, était pour le propriétaire, lequel la lui rendait en grande cérémonie.

Pas une soirée, pas un festin, pas une noce, pas un *compérage* chez l'un sans que l'autre en fut.

Et l'on devenait parrains et marraines chez l'un ou l'autre, de sorte que s'établissaient comme des liens de parenté qu'on au-

rait cru venir de la consanguinité.

Ce qui fait que dans chaque quartier de Québec tous les gens semblent apparentés, que l'on se connaît de A à Z et qu'une espèce de vie communautaire s'est établie par la seule force de ces coutumes et d'une sympathie native.

Puisse l'amour du vieux logis continuer de durer dans ma ville natale. Cet amour est propice au culte de la famille ; il est aussi un empêchement au luxe exagéré.

Le foyer qui est resté le même a une emprise profonde sur les jeunes ; ils sont moins pressés de s'en envoler ; et quand ils ont dû en partir, il y reviennent sans effort. Les vieux parents et le foyer qui a abrité notre enfance, cela se tient et se complète ; c'est le tableau précieux avec le cadre qu'on lui a toujours vu et dont on ne pourrait s'habituer, sans une intime douleur, à le voir séparé.

Mlle de Scudéry, quittant la Place Royale, à Paris, écrivait à quelqu'un :

—Je déménage, parce qu'il n'y a plus d'esprit dans mon quartier.

Est-ce parce qu'il y a de l'esprit dans chaque quartier de Québec que presque personne n'en bouge ?

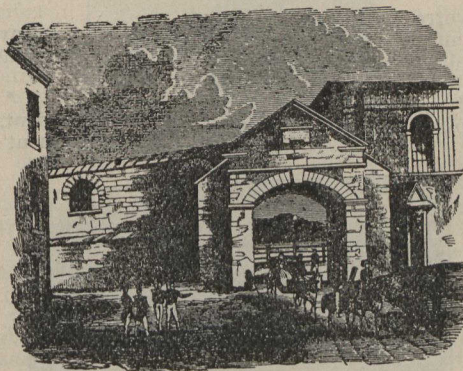
Il y a quelques années, une vieille et très intéressante famille de Québec eut des revers de fortune. Pendant des années, à force d'économies déguisées et de touchants subterfuges (il

restait deux filles à marier), elle put faire bon visage. Que de diners maigres ! Que de toilettes retapées ! Que de travaux inaccoutumés durent accomplir des petites mains qu'il ne fallait pourtant pas abîmer...

Mais l'inévitable ne put être évité, et un beau matin des huissiers signifèrent à ces déchus l'ordre de quitter la vaste demeure encadrée d'un admirable jardin, où tant de générations de la même filière avaient tissé la toile de la vie, selon le mot du poète.

Et deux lettres furent échangées à l'occasion de cette lamentable éviction. Si je cite quelques lignes de l'une et de l'autre, qui sont des paraphrases d'un touchant article de Coppée, c'est qu'elles me paraissent bien exprimer le sentiment du québécois pour son foyer.

"Ottawa... Il doit être cruel d'être obligé de laisser vendre sa maison de famille, et je n'imagine pas de plus douloureuse séparation. Errer pour la dernière fois à l'ombre de vieux arbres que votre aïeul a plantés ; cueil-



La porte Prescott (Vieux Québec)